

Groundation meets Brain Damage
« Dreaming from an iron gate »

I - À l'origine, une nouvelle forme de métissage culturel

I-1- En parallèle

Afin d'appréhender la réunion de deux entités artistiques, il est toujours très instructif de se pencher dans un premier temps sur ce qui les rapproche, comme ce qui les différencie. Avec la volonté commune de créer des choses personnelles et inédites, Martin Nathan et Harrison Stafford, ont posé les fondations de leurs styles, jusqu'alors absents de leurs territoires d'origine, la France et la Californie. Si l'un, avec Groundation, sa formation de musiciens hors pair, a su tout simplement créer une véritable scène reggae dans le sud ouest des États-Unis, l'autre en faisait de même en posant les fondations de la scène dub française à la fin des années 90. Ils n'ont cessé depuis de décliner leurs créations, voyant d'innombrables adeptes leur emboîter le pas. Ils n'ont jamais hésité à bousculer les codes qu'ils avaient eux-même mis en place, dans une volonté de constante évolution, garante d'une sincérité, d'une longévité, d'une insatiable curiosité au prix d'une mise en danger permanente. On note néanmoins qu'ils ont toujours parallèlement eu la volonté de rendre hommage aux pionniers de leurs styles culturels respectifs dans les années 60 et 70, en Jamaïque.

Harrison « Professor » Stafford a toujours bénéficié d'une solide réputation de véritable encyclopédie de l'histoire de la musique jamaïcaine, qui l'a notamment amené à assurer un enseignement au sein d'un cursus inédit à l'université de Sonoma en Californie, mais également à agréementer ses enregistrements de la présence de certains des acteurs majeurs de confession rastafarienne qui ont révolutionné l'histoire de la musique du 20ème siècle. Un modèle que Martin Nathan s'est également évertué à suivre, consécutivement à ses travaux en collaboration avec le regretté jamaïcain Samuel Clayton Junior.

Fils de Samuel Clayton ayant officié au sein de Mystic Revelation of Rastafari, monument fondateur de tout ce qui a pu participer au rayonnement de la culture jamaïcaine à l'international, de la lutte anti-ségrégationniste dans les années 50 et des revendications identitaires des très récents descendants de l'esclavage, Samuel Clayton Junior a consacré sa vie à bâtir des ponts entre les cultures occidentales et caribéennes. C'est dans cet esprit qu'il a pu pendant de

longues années rendre possible de multiples collaborations artistiques entre Martin Nathan et la fine fleur des créateurs de la musique jamaïcaine, encore en activité (Big Youth, Horace Andy, Ras Michael ...).

Harrison Stafford avait déjà de son côté tissé des liens très forts avec ces « Elders » qui agrémentent toujours ses productions à l'heure actuelle, et auxquels il a même consacré la réalisation d'un documentaire en 2009 (Israel Vibration, The Congos, The Abyssinians ...). Parallèlement à son travail avec Brain Damage, Samuel Clayton Junior devient alors l'un des ingénieurs du son travaillant régulièrement avec Harrison Stafford. La soif de métissage et la volonté constante de bâtir quelque chose de nouveau à partir d'un patrimoine jamaïcain d'une richesse encore aujourd'hui sous-estimée devait inmanquablement pousser les trois protagonistes à se rencontrer et mettre en commun leurs talents.

I-2- La rencontre

C'est en 2017 que Martin Nathan demande à Samuel Clayton alors en tournée européenne avec Harrison Stafford de lui proposer une collaboration. Le but avoué de ce travail est de bâtir de nouvelles connexions entre deux scènes vigoureuses, mais hélas souvent trop cloisonnées, le dub et le reggae contemporains ainsi que les créations nord américaines et européennes. Samuel Clayton sait se montrer persuasif, son rôle aura été résolument primordial. Harrison Stafford est rapidement séduit et se prête volontiers à l'exercice. Deux styles se rejoignent alors, mais aussi deux techniques, l'un ayant pour habitude de travailler avec de nombreux musiciens émérites, l'autre développant seul des techniques de composition et de production avec des outils et un état d'esprit plus modernes. Les choses prennent rapidement une belle envolée sous la forme de l'album « Liberation time », véritable trait d'union entre deux mondes distincts, issus pourtant des mêmes racines.

Les liens entre les deux musiciens se resserrent rapidement, particulièrement lors d'une tournée de plus de 50 dates, consécutive à la sortie de l'album. Une belle symbiose sur et hors de scène dont le public se souviendra sans doute longtemps. C'est à l'occasion d'une des dates de cette fameuse tournée que ce fût au tour de Harrison Stafford de solliciter son nouveau collaborateur pour un nouveau projet, d'une tout autre envergure. L'idée sera lui faire revisiter l'œuvre majeure de Groundation, soit l'album « Hebron Gate » dans l'idée de célébrer le 20ème anniversaire de sa réalisation, en 2003. Une séduisante et périlleuse perspective pour le producteur français, qui bien que n'en étant pas à son premier défi, prend la chose très au sérieux. Parallèlement à ses

propres travaux (deux albums réalisés depuis, en Colombie et en Jamaïque), il s'attèle rapidement à cette lourde tâche.

II - « Dreaming from an Iron Gate »

II-1- Hebron Gate

Dès le début des années 2000, les premières productions de Groundation rencontrent un solide succès d'estime, aux États-Unis comme en France. Mais c'est en 2003, avec la réalisation de l'album « Hebron Gate » que les choses avancent de façon exponentielle, le phénomène devient mondial. Formé de neuf compositions devenues rapidement des hymnes incontournables, l'œuvre se place comme l'un des albums les plus importants du reggae contemporain de ces 20 dernières années. Le groove imparable des musiciens, la fusion entre jazz et reggae, les talents de compositeur et de chanteur de Harrison Stafford, ainsi que la présence des « Elders » jamaïcains (Apple Gabriel, Don Carlos, Cedric Myton...), n'y sont sans doute pas pour rien. La dextérité du fameux réalisateur sonore américain Jim Fox non plus. "Hebron Gate" est toujours actuellement une référence incontournable. On ne touche pas à "Hebron Gate".

II-2 - Une direction

On ne touche pas à "Hebron Gate". Quel merveilleux postulat de départ pour un aventurier de la production comme Martin Nathan, pionnier du dub français, casseur de codes, chasseur de missions dites « impossibles » ! Avec son lot de contraintes, ce qui ne va pas sans plaire au producteur, imposées par Harrison Stafford : partir des bandes magnétiques originales de 2003, ne pas réaliser un simple album de dub truffés d'effets, en ôtant les parties vocales, ce qui aurait été une voix royale, mais un peu trop évidente pour les deux protagonistes. La demande ici est toute autre : être au delà de la version dub, au delà du simple re mixage ou recyclage, mais rien de moins qu'une totale réinvention de l'œuvre. Une mission taillée sur mesure pour Martin Nathan, acceptée instantanément, au risque de recueillir le courroux des innombrables fans recensés aux quatre coins du monde.

II-3 - Le découpage

Si l'œuvre originale de 2003 se distingue par ses aspects spontanés, immédiats et résolument humains, tant dans sa réalisation que par son message, le choix étonnant de Martin Nathan est dans un premier temps d'en prendre le contre-pied. Les bandes magnétiques originales sont d'abord numérisées,

avant que le producteur, se livrant alors à un travail titanesque, prenne le parti d'en isoler chaque note, chaque élément rythmique, chaque syllabe ! On pense alors irrémédiablement à une technique d'archéologue, s'évertuant à un travail de déplacement de quelque gigantesque monument menacé par les eaux, isolant et répertoriant chacune des ses pierres, afin de le réassembler à l'identique à une distance de quelques centaines de mètres. À la différence qu'évidemment ici, une fois le découpage effectué, il ne s'agit pas d'en retrouver la forme originale, mais dans un premier temps de recalculer rigoureusement chaque élément de façon rythmique, chose qui humainement est impossible sans l'aide d'outils numériques. Et d'une discipline de fer.

II-4 - Liberté

Tout au long de ce processus, le producteur pense inmanquablement à la réaction horrifiée des fans de Groundation, scandalisés par le fait que le groove de leur opus préféré vienne d'être mis à mal. Ils comprendront peut-être le but avoué de cette étrange choix. C'est à ce prix que le producteur acquiert paradoxalement une liberté totale de re création.

Car en effet, désormais, tous les éléments au sein d'une même chanson originale deviennent interchangeable, à condition de respecter les lois de l'harmonie. Les couplets deviennent refrains, les diverses interventions des solistes peuvent être modifiées, différemment placées, tout comme les différents éléments vocaux. Des éléments nouveaux pilotés par des machines peuvent être incorporés, arpégiateurs, changements rythmiques... tout devient possible ! Le réel travail artistique peut alors commencer !

II-5 - Le post-dada lisible ou cubisme sonore

Mais Martin Nathan ne s'arrête pas là, dans l'idée de dérouter encore un peu plus l'adepte de l'œuvre originale, en se permettant malgré tout de nombreux changements harmoniques. Quitte à parfois subtilement remplacer certains instruments par d'autres, ou, grâce à la technique de découpage déjà mentionnée, de modifier la hauteur de certaines notes. Le monument se reconstruit donc progressivement à partir de chaque élément isolé, trituré, pour aboutir au résultat final, résolument différent, bien que toujours apparenté à ses racines. Harrison Stafford lui-même est agréablement dérouté, l'œuvre étant truffée de clins d'œil, de surprises, tout en respectant profondément sa forme originale. Néanmoins, lors de cette re création post-dada destinée à dérouter l'amateur de sa forme de base avant de le séduire, le producteur a pris le soin constant d'en assurer la lisibilité nécessaire afin de la

rendre attractive également pour le néophyte. Le but est bel et bien de rendre cette œuvre appréciable sans même connaître sa forme l'originale !

II-6 - Le résultat final

« Hebron Gate » est définitivement revisité et devient « Dreaming from an Iron Gate ». Une création nouvelle, sous la forme de neuf titres, parfois planants, truffés d'effets vintage, parfois déroutants, néanmoins résolument accrocheurs. Brain Damage s'est appliqué à respecter le travail sonore du réalisateur américain Jim Fox, tout en y injectant sa propre patte sonore, qu'il s'est évertué à décliner tout au long de ses 15 albums précédents. Tout est là, tout est respecté, son propre travail, comme celui de chacun des musiciens de Groundation. Les choix ont été drastiques, le pari, relevé.

III - La scène, un nouveau défi

III-1 - Le jeu, l'improvisation

Il n'est pas de sortie d'album de Brain Damage qui n'ait été accompagnée d'une version scénique ces 20 dernières années ! Il coule donc de source pour Brain Damage d'en assurer une nouvelle forme en public cette fois-ci également, seul sur scène comme il en a régulièrement l'habitude. Il est temps pour cela de définir de nouveaux objectifs, afin d'en assurer le côté inédit et ludique. Le temps de jeu sera presque intégralement consacré à la déclinaison live de ce nouvel album, mais encore une fois sous une forme nouvelle et atypique. Munis de son instrumentarium personnel, constitué de diverses machines, numériques, plus anciennes, ou designées et élaborées à la main, il entend chaque soir de représentation à nouveau déconstruire une nouvelle fois sa récente propre création, à grand renfort d'improvisation. L'idée étant de prendre et de donner le plaisir d'une forme différente et unique dans chaque lieu, chaque salle de spectacle.

III-2 - Une équipe rompue à l'exercice

Comme à son habitude, Martin Nathan prendra la route avec sa fidèle équipe de techniciens réalisateurs son et lumière qui subliment depuis des années ses apparitions scéniques en solo. Un nouveau travail de création en amont d'une future tournée est donc nécessaire en adéquation avec le travail musical, particulièrement pour le créateur lumière Yan Arnaud, qui sera une nouvelle fois en charge, accompagné du vidéaste Nicolas

Thiry, de donner une dimension supérieure aux prestations de Brain Damage. Élaborés pour l'occasion, décors lumineux uniques, installations vidéo atypiques seront mis en place lors de résidences artistiques, avant d'être pilotés chaque soir, comme la musique elle-même, sous forme d'improvisation. L'ensemble doit vivre, la création commune protéiforme se doit de constamment évoluer.

III-3 - Vivant

« Hebron gate », devenu « Dreaming from an Iron Gate » 20 ans plus tard, deviendra donc encore autre chose, au gré des inspirations de Brain Damage et de l'équipe qui l'accompagne. Tous se mettront en danger, sur un fil, à chaque représentation, pour assurer la continuité de ce qui constitue leur travail depuis des années : respecter certaines racines culturelles parfois ancestrales, s'en inspirer pour en créer une forme propre tout en ayant une constante volonté d'évolution. Rien ne devra être figé, beaucoup, remis en question.